

Lorsqu'on sortit enfin
de l'humidité des sous-bois,
il était déjà midi.

EMBRASEMENT

PAR AUDREY COUPPÉ DE KERMADEC

La faible lumière du soleil peinait à percer le ciel et pourtant, elle nous arracha les dernières gouttes d'énergie qu'il nous restait. Bientôt, au bout du chemin embrasé par l'automne, les quelques arbres qui retenaient encore un peu de chaleur dévoilèrent un cours d'eau nimbé d'herbes folles et de gros blocs de pierre.

Sans un mot, épuisé.e.s par la marche, on tituba jusqu'aux abords de l'affluent en foulant un tapis de feuilles rousses imbibées de la rosée du matin, puis on se laissa tomber à l'endroit où de rares rayons semblaient s'être donné rendez-vous. Les plus pressé.e.s d'entre nous se vautrèrent à même les cailloux bombés, les autres s'allongèrent sur de larges tissus colorés. L'humidité au sol piqua nos peaux gelées. Dans la torpeur la plus totale, chacun.e de nous ferma les yeux, bercé.e.s par la rivière qui grondait au loin et par le bruissement des feuilles mortes agitées par le vent. À mesure qu'on se laissait happer par la nature, la morsure glacée de la brise se muait en une chaleureuse caresse. À mesure que nos esprits s'échappaient dans l'air moite, nos corps se réchauffaient tendrement.

En contrebass, un groupe d'ami.e.s alluma soudainement la radio sur un vieux poste qui grésilla de longues minutes avant de trouver sa fréquence. La mélodie fendit le calme plat et se fraya un chemin jusqu'à nous en ricochant contre le roc et les troncs à moitié enfouis. Le sol vibrait. Chaque secousse résonnait en nous et venait réveiller un souffle nouveau. La somnolence et l'inertie n'avaient plus rien

d'enviable. Comme rechargé.e.s, avec l'impression que la musique elle-même s'était invitée pour nous souffler quoi faire, chacun.e ouvrit tour à tour les yeux pour mieux se redresser.

On échangea un regard complice qui sembla donner le feu vert, puisqu'on se leva ensuite de concert d'un bon énergique. Timidement, je tapais du pied tandis que d'autres laissaient leurs bras se balancer de gauche à droite, en suivant le rythme des ondes qui nous parvenaient. Je fermais les yeux, non pas pour m'extraire du monde cette fois, mais pour mieux en faire partie. Le cœur battant, une boule grandissant en moi, je laissais mon corps onduler en toute liberté, sans me soucier de l'harmonie de mes gestes. Je savais que les autres faisaient de même. Les feuillages formant des toisons de feu au sommet des arbres, le ciel nuageux, la poussière sous nos pieds, l'eau qui dégringolait à torrents... Tout paraissait s'ébranler à l'unisson, boosté par les couleurs vives d'une nature pourtant figée, et par les sonorités de la radio. On continua pendant plusieurs morceaux, à bout de souffle, mais ressourcé.e.s, un peu comme si les derniers signes de l'été avaient trouvé refuge en nous.